

Benveniste et l'effusion énonciative de la langue

Patrick Dahlet

La mise en place de l'énonciation chez Benveniste n'a rien d'une élaboration continue qui dégagerait progressivement, à partir du réel observable, un analogue plus ou moins abstrait, plus ou moins fidèle, de l'objet à décrire. Elle s'identifie bien plus à un mouvement alternatif, voire simultané, de contraction et de dilatation, qui systématise un ensemble de phénomènes au sein d'un cadre d'analyse innovant, sans pour autant perdre de vue que le modèle et les catégories qu'ils engagent restent à construire. La démarche énonciative de Benveniste tient ainsi sa rationalité sous le charme de ses pulsations : course poursuite interminable, au sens propre du terme, puisqu'elle livre des principes de classification sans cesse rattrapés par la vision d'un original qu'ils ne décrivent pas.

Cette hypothèse d'un dessein énonciatif, qui inspirerait la totalité du programme de Benveniste, met bien entendu en question un mode de lecture cloisonné, abusivement clair, de son œuvre. Il n'y a pas d'un côté un ensemble de textes centrés sur l'énonciation, réunis sous les intitulés "L'Homme dans la langue" et, dans une proportion moindre, "La Communication", au sein de chacun des deux volumes des *Problèmes de linguistique générale*, et de l'autre des études de linguistique générale ou de grammaire comparée qui ne voudraient rien en savoir. Il y a de l'énonciation de part en part, mais à un degré et d'allure variables, non pas systématisée en un concept unaire, mais systématisant des cohérences multiples et partielles.

Cette propagation argumente assurément une extrapolation ou une translation de l'objet saussurien, suivant l'interprétation que l'on fait du dédoublement, sémiotique et sémantique, de la langue. Cependant ces variations, de densité ou de composition, ne traduisent pas seulement la quadrature d'une continuation de Saussure sur un autre plan. A travers leurs résolutions et leurs trébuchements, elles attestent en fait la complexité croissante d'une conceptualisation du langage, tenue de saisir cet objet — son objet —, sous une diversité de points de vue, parce qu'elle avance en situation d'incertitude sur ses propres conditions

d'accomplissement. Dans ces contraintes, une seule certitude, mais elle est fondamentale : quelle que soit la dimension envisagée, l'énonciation doit être de langue pour parler du langage, ce qui n'est pas le moindre défi d'une théorie qui ne dissocie pas son développement de celui du discours.

C'est la convergence conceptuelle, sur fond unitaire de langue, des ramifications du projet énonciatif de Benveniste que j'évoquerai dans une première partie, en dégagant les dénivellations et la complémentarité de trois grandes cohérences de recherche, telles qu'elles ressortent de l'ensemble des textes regroupés dans *Problèmes de linguistique générale* (PLG, noté ici I ou II suivant le tome, précédé de la première datation des articles) et de publications isolées, que la problématique énonciative en constitue ou non le thème de réflexion. Mais à force de prendre langue, l'énonciation refait l'objet de Benveniste, un autre objet, dans le même temps très résistant et très fécond, parce que porté par une exigence d'irréalité : non plus seulement l'élucidation de la signification, mais la mise au jour de nouvelles connexions, voire la refonte du pouvoir signifiant du langage. C'est aux impulsions de cette méditation dans la théorie que sera consacrée ma seconde partie.

I. Une réalité de discours, des directions à prendre

C'est mutiler l'entreprise énonciative de Benveniste que de l'établir dans un principe unique, qui en ferait la partition stricte d'un tout localisée sur son *appareil formel*. Celui-ci est l'un des principes possibles, majeur peut-être, mais non exclusif, d'une cohérence à la fois nécessaire et impossible, qui pour se trouver met en concurrence des programmes de niveaux différents, dont seule la direction peut être indiquée, parce qu'ils composent avec la possibilité de leur infinitude ou du moins d'une extension maximale de leur objet, la signification.

1. Les programmes de l'énonciation

Trois programmes peuvent rendre compte du développement de l'énonciation chez Benveniste, du moins c'est ce que je considérerai ici : un programme indiciel, un programme perceptif et un programme métalinguistique.

1. 1. Le programme indiciel

Le programme indiciel est célèbre au point d'avoir longtemps prévalu comme référence unique du traitement de l'énonciation dans l'œuvre de Benveniste.

Focalisant l'énonciation sous l'angle de *l'acte* qui la rend possible, sa pertinence ne repose pas seulement sur la description méthodique de ses paramètres et conditions d'organisation : "l'acte même, les situations où il se réalise, les instruments de l'accomplissement" [1970, II, p. 81]. Cette volonté méthodique est certes fondamentale, d'autant qu'elle transforme un effort ancien de Benveniste qui, mettant en question les "critères (...) trop souvent «impessifs»" utilisés pour analyser les manifestations linguistiques de l' "attitude du parlant", en appelle dès 1954 à une "méthode applicable à ces contenus affectifs, à l'intention qui les suscite aussi bien qu'à la langue qui en fournit l'instrument" [1954a, I, p. 16].

Mais la caractéristique essentielle et inédite du programme est ailleurs. Elle est de considérer simultanément la "référence" comme "partie intégrante de l'énonciation" [1970, II, p. 82] et le sujet comme élément intégré, en tant que locuteur, à cette référence : "je (...) définissant l'individu par la construction linguistique particulière dont il se sert quand il s'énonce comme locuteur" [1956b, I, p. 255]. Le sujet ne fait pas que communiquer, il est identifié par son acte en se représentant en train de l'accomplir.

Liée à la réévaluation, constitutive du programme indiciel, de la fonction monstratoire contre la fonction dénominateur du langage, cette conception du sujet dans sa langue n'en est pas la conséquence automatique, loin de là, si l'on songe à cette longue tradition linguistique qui, tout en étant sensible aux conditions de l'énonciation, tend à la traiter comme une fonction ajoutée qui ne subvertit pas l'autonomie de la sémantique. De fait, si l'origine à trois aspects — le *moi-ici-maintenant* personnel, spatial et temporel —, à partir de laquelle Benveniste organise sa perspective, n'est établie à la source de l'énoncé que pour autant qu'elle est formulée par lui, c'est précisément parce qu'il ne détache pas l'instance énonciative de la langue elle-même. En référence à l'hypothèse structurale, le sujet est visé très tôt dans l'immanence de la signification. Quand le pronom devient central, c'est l'affirmation qu'une "théorie linguistique de la personne verbale ne peut se constituer que sur la base des oppositions qui différencient les personnes" qui le devient aussi [1946, I, p. 227].

On perçoit ici un triple garde-fou contre le reflux du sujet vers le monde, en l'occurrence le redoublement de la médiation linguistique — théorie *linguistique*, personne *verbale* — associé à la convocation d'une analyse strictement interne. L'attention à cette médiation subvertit alors la propre fonction ostensive des *indices* ou des *indicateurs* de la personne. Contrairement à ce que leur sens fait imaginer, ils ne montrent plus rien, sinon un ensemble d'instructions qui confrontent les interlocuteurs à une mémoire énonciative : "On a traité trop légèrement et comme allant de soi la référence au «sujet parlant» (...). C'est pourtant un fait à la fois original et fondamental que ces formes «pronominales» ne renvoient pas à la

«réalité» ni à des positions «objectives» dans l'espace ou dans le temps, mais à l'énonciation chaque fois unique, qui les contient, et réfléchissent ainsi leur propre emploi" [1956b, I, p. 254].

Au prix d'un réexamen de la logique de ses termes, qui deviennent des "signes «vides» non référentiels" [1956b, I, p.254] ou des "indicateurs auto-référentiels" [1956b, I, p. 255], le programme *indiciel* se développe en fait comme *auto-référentiel* et aménage probablement par là son concept majeur, celui d'un sujet, "réalité du discours" [1958a, I, p. 261], qui n'est plus identifié à aucune chose, mais à la contingence d'un acte à travers la nécessité d'une structure.

C'est cette prise de position qui permet peut-être d'expliquer l'absence de l'expression *sujet de l'énonciation*, signalée par C. Normand [1986, p. 202] dans la terminologie de Benveniste, en même temps d'ailleurs que la rareté du terme *énonciateur*, dont je n'ai trouvé que quatre occurrences [1965b, II, p. 68 et 1970, II, p. 84-85], non pas seulement comme un manque de détermination à faire une théorie du sujet mais comme le signe d'une extrême vigilance de Benveniste à ne pas faire une théorie du sujet parlant qui soit celle d'un substrat qui pense. Car, pris au mot, l'expression *sujet de l'énonciation* renvoie à de l'énonciation qui *a* un sujet connu avant son acte, ce qui est par définition contradictoire avec la représentation benvenistienne que le "locuteur se pose comme *sujet*, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours" [1958, I, p. 260], autrement dit avec l'idée que le sujet ne peut fondamentalement être connu, dans la mesure où il peut l'être, que comme propriété de ce qu'il énonce.

1. 2. Le programme perceptif

Le programme perceptif est littéralement complémentaire du précédent, puisqu'il est essentiellement à l'œuvre dans les textes qui ne prennent pas explicitement pour enjeu la thématique énonciative. Pour fixer les contours de ce programme, longtemps ignoré, je donnerai d'emblée parmi d'autres possibles trois observations analytiques de Benveniste à des périodes différentes.

En 1949, il distingue les propositions latines *pro* et *prae*, en posant que la première signifie un "«en avant» (...) relation objective, qui n'est pas exposée à s'inverser si la position de l'observateur change" alors que la deuxième indique la "position (...) «à l'avant» d'un objet" impliquant que le "sujet est censé constituer ou occuper la partie postérieure" [1949, I, p. 133]. En 1954, il établit que ce qui caractérise le mot sanscrit *pánthah* "est qu'il n'est pas simplement le chemin en tant qu'espace à parcourir d'un point à un autre (...), il peut varier avec celui qui le parcourt (...). C'est bien plutôt un «franchissement» tenté à travers une région inconnue et souvent hostile" [1954b, I, p. 297]. En 1960 enfin, étudiant le rapport de possession instauré par *habeo pecuniam*, il précise que "Le «ego» posé

(...) comme sujet n'est pas pour autant l'agent d'un procès : il est le siège d'un état, dans une construction syntaxique qui imite seulement l'énoncé d'un procès" [1960, I, p. 197].

Ce que font ressortir ces trois exemples, c'est une acception tout à fait particulière de l'énonciation au regard de celle du programme *indiciel* : moins les valeurs d'un sujet en acte que celles d'un objet pour le sujet.

Le sens de chacune des propositions latines provient de ce qu'elles sont ou ne sont pas dans la continuité sensible du sujet. C'est sous l'éclairage de l'incertitude et du péril qu'il implique pour le sujet que le *chemin* prend la dimension d'un *franchissement* non acquis. Dans l'emploi indiqué *avoir* dénote le possesseur, repère de l'énoncé, comme fondamentalement affecté par l'objet auquel il consent. On saisit la portée pour les figures du sujet de l'intelligibilité discursive de ses objets. C'est l'interjection du sujet passionnel dans le sujet performant du programme indiciel.

Cette tension pathique de l'énonciation est reconduite ultérieurement, avec peut-être encore plus de force, dans l'analyse sémantique de la préposition allemande *vor*. Considérant que *vor* marque "la position dans laquelle on se trouve sous l'impulsion d'une force irrésistible qui vous meut vers l'avant", Benveniste propose une interprétation unitaire des locutions *vor dem Winde segeln*, "cingler devant le vent", et *vor Freude weinen*, "pleurer de joie" : le "comportement involontaire [«weinen» (...)] du sujet est assimilé au mouvement également involontaire du voilier [«segeln»], et le paroxysme de l'émotion impulsant à la force impulsante du vent" [1972, II, p. 140].

Au-delà de l'esthétique poignante de la comparaison, ou sous sa détermination [!], et du rapprochement qu'on serait tenté de faire avec la configuration d'une volonté indirectement active chez Saussure — "Il n'y a pas d'actes purement mécaniques, seulement des actes indirectement volontaires" (Saussure in [Parret, 1993, p. 207]) — ce qui s'accroît ici c'est le rapport entre l'immanence du sensible et les dispositions du sujet, et du même coup la proximité avec l'option phénoménologique, argumentée par J.-C. Coquet [1992].

L'ordre du sensible et celui du sujet s'influencent et se pondèrent, l'un l'autre. Mais ce que l'on pressent dans la montée du motif de *l'impulsion*, c'est que la position régissante serait d'abord ici celle de l'objet, d'où serait concédée une place au sujet.

1. 3. Le programme métalinguistique

Le programme métalinguistique repose sur une conviction forte, "Il y a une métalangue" [1968c, II, p. 97], et sur une exigence théorique, celle de "deux linguistiques différentes" relatives à "deux univers différents" [1962, I, p. 130], prise en charge par la distinction des deux domaines, *sémiotique* et *sémantique*, de la langue [1969, II, p. 65]. Et dans le cadre

de cette distinction, il est clairement annoncé que c'est "le domaine sémantique (...) reconnu comme séparé" qui "aura besoin d'un appareil nouveau de concepts et de définitions" [1969a, II, p. 65]. De ce programme, je me contenterai de mettre en évidence trois caractéristiques.

La première c'est qu'il émerge, et ce n'est pas un hasard, en conclusion de la proposition d'une représentation homogène des variations sémantiques des prépositions *pro* et *prae* : "La tâche entraîne l'obligation de réinterpréter toutes les données acquises et de refondre les catégories établies" [1949, I, p. 139]. La deuxième, c'est qu'il est en permanence débordé par ces fondements, la mise au point d'un "corps de définitions rigoureuses" pour les "notions sémantiques" impliquant "à leur tour une discussion sur les principes mêmes de la signification" [1954b, I, p. 289]. La troisième est que la possibilité d'une métalangue, adéquate au domaine sémantique et donc aux phénomènes énonciatifs en particulier, est donnée comme une propriété même de la dimension énonciative, puisqu'il s'agit de "créer un deuxième niveau d'énonciation, où il devient possible de tenir des propos signifiants sur la signifiante" [1969a, II, p. 65].

Toute description se double ainsi pour Benveniste d'un devoir de renouvellement métalinguistique en mesure d'incorporer la fonction discriminatoire de la subjectivité, devoir harassant car obligé de produire simultanément des catégories métalinguistiques, comme discours sur des propriétés sémantiques et énonciatives, et des analyses empiriques de leurs modes de signifiante et de leurs lieux de détermination.

2. L'extension de la signification

La pertinence et les discontinuités internes des trois programmes qu'on vient de délimiter témoignent largement du dynamisme de l'entreprise énonciative de Benveniste.

Pour en mesurer toute l'amplitude, il faudrait pourtant encore y ajouter non seulement les deux programmes virtuels, de l'*énonciation phonique* et de la *sémantisation de la langue*, mentionnés en tant que tels dans "L'Appareil formel de l'énonciation" [1970, II, p. 80-81], mais aussi des unités conceptuelles isolées qui en correspondance avec ces programmes peuvent en cristalliser d'autres cohérences, et que j'ai appelées ailleurs des sites énonciatifs en en dénombrant trois [Dahlet, à paraître] : cognitif, symbolique et discursif, ce dernier lié à l'identification de l'énonciation à des genres de discours en rapport, c'est à souligner, avec la première apparition notée du terme *énonciation* dans l'œuvre de Benveniste — "la phrase nominale convient si bien à ces énonciations où elle tend d'ailleurs à se confiner, sentences ou proverbes" [1950b, I, p. 165].

Il faut se garder d'assimiler ces ouvertures et ces bifurcations à des seuils de rupture ou à des lieux d'indifférenciation. Car, ni remodelage, ni

éparpillement, chacune dans leur ordre toutes ces directions énonciatives se complètent pour déterminer l'essentiel : l'interposition du cours signifiant du langage entre le réel et la connaissance que le sujet peut en avoir.

2. 1. La complémentarité des programmes

La complémentarité des programmes, indiciels et perceptifs en particulier, ne tient pas seulement, je crois, à l'élaboration d'une subjectivité composite rapportée à un processus de discoursivisation mais aussi, et surtout peut-être, au décollement du concept d'énonciation de ses formes empiriques.

2. 1. 1. Les deux programmes ont bien en commun d'organiser l'identité du sujet à partir des repères qui le situent dans l'espace de son discours. Très tôt, Benveniste représente ainsi la subjectivité, non plus comme substrat de ce qui est énoncé mais comme propriété d'un acte de référenciation linguistique à trois composantes dont le "groupement définit ce qu'on pourrait appeler le champ positionnel du sujet : la personne, suivant que le sujet entre dans la relation de personne «je-tu» ou «qu'il est non-personne» (...); le nombre, suivant qu'il est individuel ou plural; la diathèse enfin, selon qu'il est extérieur ou intérieur au procès" [1950a, I, p. 174]. La substitution d'un paradigme positionnel instable à la permanence d'une essence associe la subjectivité au concept de valeur. Le sujet est à reconstruire à partir des valeurs fluctuantes d'un rapport noué entre termes dans l'espace du discours.

Ce qui différencie sur ce point les programmes indiciels et perceptifs, c'est l'acception de la valeur qui détermine le champ de variation du sujet : plutôt linguistique et conventionnelle dans le premier cas, plutôt figuratif et axiologique dans le second. Reconstituant le sujet sous l'éclairage dominant des paramètres de l'acte qui le repère, le programme indiciel tend en effet à identifier un sujet performatif, alors que le programme perceptif, en instruisant le sujet par les contours de l'objet qui le repère, propose un sujet thymique, être de passion commandé par son adhésion à l'objet.

A l'interface de ces deux programmes, le sujet théorisé comme instance d'énonciation n'est donc pas à concevoir, de façon élémentaire, dans la distance qui sépare un point origine de son corrélat linguistique mais comme la démarcation, à la frontière de la performance et de la passion, d'une relation [ou de l'image d'une relation] d'un sujet qui évolue avec son objet. Il prend, au croisement des cheminements énonciatifs de Benveniste, la réalité complexe d'un acte contingent et de sa nécessité émotive, d'une affirmation toujours modifiable par l'expression d'une passion, l'une et l'autre sous la détermination de règles qui permettent et obligent à la fois cette individuation linguistique.

2. 1. 2. Cette connexion des dimensions performatives et figuratives de la subjectivité accroît d'autant le domaine et les modes d'accomplissement de l'énonciation elle-même. Les deux programmes sont ici encore strictement complémentaires.

A cet égard, et au-delà même de la réévaluation significative de la déixis, la contribution particulière de la proposition indicielle passe bien entendu par l'affirmation du caractère foncièrement dialogique de l'acte énonciatif : "*l'accentuation de la relation discursive au partenaire, que celui-ci soit réel ou imaginé, individuel ou collectif (...), ce qu'on peut appeler la cadre figuratif de l'énonciation (...)* est donné nécessairement avec la définition de l'énonciation" [1970, II, p. 85]. En situant l'énonciation dans la circulation du dire des autres, Benveniste revient sur l'évidence de l'inscription *individuelle* du sujet dans la langue : cette inscription n'est pas indépendante des variations du signifiant d'en face.

Mais ce qui fait toute l'originalité de ce dynamisme dialogique, c'est que la force de décentrement qu'il représente n'est pas séparable, dans le dispositif benvenistien, de l'auto-centrage — rappelons-le, "chaque instance de discours constitue un centre de référence interne" [1970, II, p. 82] — impliqué par la *sui-réflexivité* établie au cœur de l'acte énonciatif. Ce qui ressort en effet d'une telle combinaison de décentrement et d'autoréférence, c'est que les signifiants d'en face sont nécessairement réentendus dans la forme linguistique qui "énonce la présente instance de discours" [1956b, I, p. 252]. J'oserai dire que les implications de cette réentente dans la réalité linguistique à laquelle s'identifie le *je* qui énonce, sont à la lettre *substantielles* : le *je* peut toujours se redire *en substance* ce qu'il a perçu de l'autre, ce qui du même coup conditionne l'organisation de cette substance à la production d'autres signifiants. Sur la scène d'un acte énonciatif finalisé par sa propre réalisation c'est ainsi, à chaque instant, la possibilité d'une [ré]articulation de la substance qui se joue.

Quant à la contribution essentielle du programme perceptif à l'incarnation énonciative de la langue, elle est, je crois, de distendre littéralement le champ de l'énonciation en rendant compte du fait que cet effet d'énoncé, auquel est par ailleurs identifiée l'instance d'énonciation, n'est pas forcément présent dans l'énoncé. L'énonciation n'est pas empiriquement contenue dans le recensement de ses marques traditionnelles. Celles-ci ne correspondraient qu'à une *infime partie*, la partie émergée, de la masse flottante.

Car toute prédication suppose pour Benveniste, en l'absence même d'une quelconque trace de prise en charge subjective, l'effet d'un *je dis* qui se porte garant de la réalité de l'objet qu'elle agence. Parmi d'autres, c'est bien ce qu'établit sa définition de la fonction assertive, concomitante à la première date d'apparition, signalée plus haut, du terme *énonciation* : "à la relation grammaticale qui unit les membres de l'énoncé s'ajoute implicitement un "cela est !" qui relie l'agencement linguistique au

système de la réalité" [1950a, I, p. 154]. On notera au passage la coïncidence de la configuration exclamative du "cela est !" de Benveniste avec la première position du point d'exclamation dans la classification rhétorique des figures de la passion livrée par Bernard Lamy [1675].

Le locuteur et l'énonciation peuvent ainsi n'être pas seulement posés ou énoncés, mais bien transposés. On a affaire à un développement elliptique de l'énonciation, qui oriente en fait régulièrement les analyses comparatistes et syntaxiques de Benveniste, comme on l'a vu en exemplifiant les options du programme perceptif. En tant que tel, parce qu'il est transposé dans le flux de la langue, le sens de cet acte énonciatif doit être reconstruit par un effort d'interprétation pour être lisible. Cette catalyse interprétative d'une structure absente peut être explicitement revendiquée par Benveniste. C'est notamment le cas dans la description des composés nominaux dits *possessifs* du type *rouge-gorge*, dont il est dit qu'ils incluent "à titre de facteur indispensable de la construction, l'attributaire actuel ou virtuel du "être-à" [1967, II, p. 156].

La conception d'une saillance implicite de l'énonciation est aussi envisagée, il faut le souligner, dans les textes de "L'homme dans la langue" où l'on peut relever, à propos des instances d'emploi de *je* et *tu* qu'il "importe peu que ces formes doivent figurer explicitement dans le discours ou puissent y demeurer implicites" [1956b, I, p. 253], ce qui confirme, si besoin est, la thèse de la complémentarité des programmes indiciels et perceptifs dans le redéploiement de la signification.

2. 2. L'interposition du langage

La carrière énonciative de la langue ramène ainsi toujours au premier plan ce qui demeure pour Benveniste le "problème le plus important, le problème de la signification. Avant toute chose, le langage signifie" [1966b, II, p. 217]. De fait cette "question centrale de la signification" [1952, I, p. 117] oriente en permanence la démarche benvenistienne, pivot du raisonnement et horizon de ses représentations, comme le montre C. Normand [1989 et 1992].

Pourtant, puisqu'il s'agit d'affermir et d'étendre la carrière énonciative de la langue, ce ne sont pas seulement les mécanismes de la signification qui sont en cause, mais à travers la considération énonciative de ces mécanismes, un débat épistémologique fondamental : celui du degré d'indépendance de la signification de langage à l'égard de la signification de chose, autrement dit de la capacité du langage à gérer des combinaisons que la réalité ne pratique pas ou conserve imperceptibles.

Ce débat, à résonance philosophique, Benveniste ne l'a jamais esquivé. Il l'a tranché en linguiste en focalisant sous l'effet de l'énonciation la relative autonomie signifiante du langage face à la chose ou à la pensée : le "privilege de la langue est de comporter à la fois la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation" [1969a, II, p. 65].

Mais cette réponse, qui a dû s'imposer contre la thèse classique du langage-reflet, n'est précisément pour cette raison pas allée de soi, et avec elle non plus la propre configuration de l'énonciation.

2. 2. 1. C'est un fait que tout en impliquant une critique radicale de l'acception instrumentaliste du langage, la définition de la subjectivité comme propriété de l'acte d'énonciation n'évacue pas cette orientation de l'œuvre de Benveniste. On voit ainsi se côtoyer dans son raisonnement, et Culioli lui-même y rend déjà attentif [1983, p. 81-82], des affirmations outillères, telles que "cela fait du langage l'instrument même de la communication intersubjective" [1963a, I, p. 25] et "la langue est un instrument de communication ou l'instrument même de la communication" [1968c, II, p. 97] avec leurs contradictoires à l'instar de "la comparaison du langage avec un instrument (...) doit nous remplir de méfiance" [1958a, I, p. 259] et "un langage est d'abord une catégorisation, une création d'objets et de relations entre ces objets" [1956a, I, p. 83].

Ce qui doit être souligné, c'est que cette oscillation a régulièrement des répercussions dans la construction même de l'énonciation comme objet et dispositif de connaissance. J'en relèverai ici deux manifestations.

2. 2. 2. La première tient à l'acceptabilité épisodique d'une énonciation correspondance, conformément à la théorie du langage-reflet. C'est le cas lorsque délimitant les trois modalités — *assertive*, *interrogative*, *impérative* — de l'énonciation, Benveniste annonce que "ces trois modalités ne font que refléter les trois comportements fondamentaux de l'homme parlant" [1962, I, p. 130]. Tout se passe ici comme si la restriction des ambitions de connaissance, non plus la nature de l'homme et du réel mais l' "homme parlant et agissant par le discours sur son interlocuteur" [1962, I, p. 130], n'empêchait pas la reprise en miroir et la consolidation sur une échelle réduite de la thématique du langage correspondance.

Dans la même optique, il faut aussi signaler l'assimilation du "locuteur, sa position, son temps" à des "choses désignées et ordonnées par le discours" [1965b, II, p. 77]. Car, en contraste avec l'idée d'une instauration du sujet en énonciation, on est bien confronté là à une chosification du locuteur, l'acte d'énonciation apparaissant comme l'instanciation d'un substrat objectif, cette *chose désignée*, disponible pour l'investissement d'une nature d'homme dégagée de sa mise en discours.

2. 2. 3. Le deuxième lieu de flottement, que je mettrai en évidence, est relatif à la polyvalence terminologique et fonctionnelle du paradigme des formes spécifiques de l'énonciation. Leur dénomination recourt en effet à des termes aussi divers que *indicateur*, *indice*, lui-même justiciable de caractérisations supplémentaires — *indices spéciaux* ou *spécifiques* —, *désignation unique*, *procédé*, *forme vide*, *signe vide*, *signe unique mais mobile*, *signe actuel*.

Sans entrer dans le détail de ce réseau hétérogène, on remarquera qu'il saisit alternativement ces formes à partir d'une régularité exclusivement sémantique — *indice, indicateur* —, dans le cadre d'une structure d'opposition — *signe* ou *forme vide* vs *signe plein, signe actuel* vs *signe virtuel* — qui fait du pôle sémantique le centre d'attraction de la relation, à partir de leur référence — *désignation unique* — ou encore d'une finalité pragmatique dans le cas de *procédé*.

Démarquée du signe, l'énonciation peut aussi demeurer du ressort du signe, au point de ne fonctionner que par signes. C'est bien ce qui se produit dans la "communication indéfinie" où selon Benveniste "celui qui parle peut, à partir d'un très petit nombre d'éléments de base, constituer des signes (...) tous identifiables pour celui qui les perçoit" [1963a, I, p. 23]. Si l'on rapproche cette déclinaison sémiotique de l'énonciation de l'effacement intermittent de la *signification* au profit de la *désignation* du signe, tel que l'illustre notamment cette définition négative des *unités musicales* "qui ne sont pas des signes, qui ne désignent pas" [1969a, II, p. 58], on voit effectivement se profiler, contre l'affirmation de son statut *auto-référentiel*, la considération d'une énonciation structurée par le référent dont elle parle.

2. 2. 4. Cela dit, ce que marque ce balancement instrumental, ce n'est pas, me semble-t-il, une option stratégique de Benveniste, mais les contraintes de la tradition avec laquelle il doit négocier l'autonomie du champ énonciatif. Car c'est bien la thèse d'un dépassement, résistant certes, mais effectif, du langage-correspondance dans et par la thématization énonciative du langage que vérifie une relecture de Benveniste. A l'appui de cette thèse, j'invoquerai simplement deux séries d'arguments.

La première renvoie à l'exigence répétée de la distinction entre *sens* et *référence*, ou *signification* et *désignation*, et de la solidarité des deux notions dans la constitution de la phrase, unité du discours : "délimiter la notion du «sens», en tant qu'il diffère de la «désignation». L'un et l'autre sont nécessaires. Nous les retrouvons, distincts mais associés, au niveau de la *phrase*" [1962, I, p. 128]. Notons que cette distinction revient comme critère explicatif dans les études comparatistes. C'est ainsi qu'après avoir montré qu'en indo-européen, c'est "par l'expression de la solidité qu'on a désigné l'arbre en général et le chêne en particulier, et non l'inverse", Benveniste conclut : "On voit ici combien est (...) importante la distinction nécessaire entre la signification et la désignation" [1954b, I, p. 301].

La seconde série d'arguments est donnée par les avertissements systématiques du linguiste contre une double "illusion" : celle de la "pensée (...) libre, autarcique, individuelle, employant la langue comme son instrument" et celle de la "langue (...) décalque d'une «logique» qui serait inhérente à l'esprit, donc extérieure et antérieure à la langue" [1958c, I, p. 73]. La dénonciation de ce que Benveniste appelle des

“naïvetés” ou des “tautologies” ne cesse pas [1958c, I, p. 73]. On la retrouve ultérieurement à l’identique et condensée — “forte est la propension à voir dans la langue le calque de la réalité. Les langues ne nous offrent en fait que des constructions diverses du réel” [1965b, II, p. 69] — ou sous la forme de corollaires positifs d’orientation socio-cognitive du type “la langue (...) configure la société en instaurant ce qu’on pourrait appeler le sémantisme social” [1968c, II, p. 97-98].

Au-delà de ces arguments, ce que je voudrais encore seulement souligner à ce stade c’est le rôle de l’énonciation dans ce dépassement de la thèse du langage-correspondance. J’avancerai que c’est sur l’énonciation que Benveniste fait reposer totalement la conception d’une signification de langage active dans la sphère de la connaissance. Car, à la charnière de la langue et du discours, émerge un monde qui subsume ces deux univers, monde unique duquel la signification doit en définitive recevoir sa réalité : le “monde de l’énonciation” [1969a, II, p. 64]. Il existe bel et bien chez Benveniste, sous le signe de l’énonciation, une voix signifiante qui n’est pas de traverse. La preuve en est qu’il n’y a pas d’autre temps que le sien : “On pourrait croire que la temporalité est un cadre inné de la pensée. Elle est produite en réalité dans et par l’énonciation” [1970, II, p. 83].

Dans ces conditions l’énonciation ne doit plus seulement concourir, avec d’autres principes, à une saisie exhaustive de la signification, sachant qu’ “on n’a jamais trop de toutes les déterminations pour définir un signe” [1966b, II, p. 239], mais elle devient potentiellement, et au prix d’un infléchissement rêvé, le médium unique de la totalité de la langue et de la signification pour le linguiste.

II. Un langage à vivre, une autre langue

Loin d’être restreinte à un support de déterminations énonciatives ou à une structure à mettre en fonctionnement, comme le laisse entendre la [trop] célèbre définition de l’énonciation [1970, II, p. 80], la langue s’offre comme principe de fonctionnement et acteur du sens. Benveniste le défend on ne peut plus clairement : “la langue (...) crée donc des formes, des schèmes de formation, elle crée de objets linguistiques qui sont introduits dans le circuit de la communication” [1968c, II, p. 101]. Cet investissement dynamique de la langue me paraît avoir pour répondant théorique un projet que j’appellerais de *globalisation discursive* de la langue-objet, mais il s’agit d’une théorie qui n’est pas insensible aux charmes des mots pour la dire et pour la vivre.

1. La globalisation discursive de la langue

Sur fond de densification énonciative ininterrompue, la théorisation de la langue s'absorbe chez Benveniste en une théorie de langue énonciative, processus de discours en langue autant que reconstruction d'un système à l'image de son énonciation.

1. 1. Le travail du discours dans la langue

L'assomption énonciative de la langue correspond, me semble-t-il, à la possibilité d'une remarquable inversion du cheminement méthologique : non pas projection de la langue en discours, mais projection du discours en langue, comme garantie de son existence et de la consistance des descriptions. J'en relèverai trois indices dans le parcours de Benveniste.

Il y a d'abord l'énoncé *princeps* qui fait de l' "usage de la langue" un "critère nécessaire et suffisant" de "tout ce qui relève du sémiotique" [1966b, II, p. 222-223] et où il n'est pas inconsideré d'entendre l'évocation d'une substitution au principe différentiel unique de l'étude sémiotique, du principe énonciatif, estimé intégrant, de l'étude sémantique.

Je citerai ensuite un glissement terminologique qui accepte *mot*, unité classique du discours, pour *signe*, quand Benveniste pose notamment que "Pour la commodité de notre analyse, nous pouvons (...) classer les signes comme une seule espèce, qui coïncidera pratiquement avec le *mot* (...) terme décrié — et irremplaçable" [1962, I, p. 123].

Enfin on peut retenir cette leçon de l'analyse des *délocutifs*, qui enseigne le primat du discours et que ses accents généralisants rendent disponible pour d'autres exigences : "Ce n'est pas le caractère le moins instructif de cette classe de nous montrer un signe de la langue dérivant d'une locution de discours et non d'un autre signe de la langue ; de ce fait même, les délocutifs seront surtout au moment où ils sont créés, des verbes dénotant des activités de discours" [1958b, I, p. 285].

On notera que, relues sous cet éclairage, la définition même de l'énonciation comme "mécanisme total et constant" qui "d'une manière ou d'une autre affecte la langue entière" [1970, II, p. 80] et l'affirmation fameuse que "avant l'énonciation, la langue n'est que la possibilité de la langue" [1970, II, p. 81] paraissent conditionner l'encerclement de la langue par la puissance de son appareil énonciatif. Objet actuel sous l'effet de son énonciation, objet virtuel avant son énonciation, la langue n'identifie un objet pour la connaissance du linguiste que par son énonciation.

1. 2. Le travail de la langue sur la langue

Un pas de plus est franchi avec la fusion de la langue et de l'énonciation. Encerclée par la dynamique de l'énonciation, la langue se

découvre énonciative, autrement dit apte à énoncer et à ajuster ses propres catégories.

Un jalon original de cette involution énonciative de la langue me semble être le concept de *métamorphisme* que Benveniste introduit et définit comme le “processus de transformation de certaines classes en d’autres”, dans lequel il voit “peut-être le travail le plus singulier de la langue” [1967, II, p. 161]. De la même manière que l'*appareil formel de l'énonciation* affecte en permanence la langue par son mécanisme, celle-ci devient à son tour “en elle-même le lieu d'un travail incessant qui agit sur l'appareil formel” [1967, II, p. 160]. Mais cet *appareil*, c'est ici celui de la langue en personne, oserais-je dire, auto-engendrée par la sédimentation d'une durée de discours et d'un flux de dires au sein de la langue. Il y a ainsi une “activité métamorphique” qui, selon Benveniste, constitue un “répertoire vaste, toujours ouvert de composés (...) aptes à devenir dénominations scientifiques ou épithètes poétiques” [1967, II, p. 162].

Dans cette sédimentation transformatrice, on a bien l'impression que se brouille la frontière entre synchronie et diachronie, le *métamorphisme* de la langue modelant la synchronie du système sur le mouvement de l'acte d'énonciation. Alors qu'elle n'est que par ses différences — “une étude (...) de tout fait linguistique doit commencer par une définition de sa *différence*” [1950b, I, p. 166], la langue se voit en train d'agir sur elles pour les faire méthodiquement l'une après l'autre. Et c'est une rénovation théorique que Benveniste paraît bien attendre de cette découverte *métamorphique* si l'on observe qu'il estime qu'avec elle s'écrit un “chapitre nouveau de la théorie des formes” [1967, II, p. 161]. Quoi qu'il en soit, cette langue en activité reçoit de Benveniste un nom qui refait l'objet : “discours continu” [1969a, II, p. 48] ou “langue-discours” [1966b, II, p. 229].

2. Le ravissement de l'énonciation

Cette *langue-discours* est aussi une autre langue, portée par la force de ses mots et la gravité de son irréalisation. Ce sont les lieux passants les plus sensibles de cette vision et leurs échos théoriques que je voudrais représenter dans cette dernière section — manière de revoir sous l'angle d'un charme ce qui a été précédemment raisonné, et aux risques d'une [in]certaine divagation qui ne serait que la mienne évidemment.

2. 1. Une étrangeté de fondation

2. 1. 1. Tout commence, je dirais, à la lettre par l'*étrangeté des faits*, celle que Benveniste met par exemple en avant dans le comportement de la *phrase nominale* : “comment se fait-il — la question semblera étrange, mais l'étrangeté est dans les faits — que le verbe d'existence ait, entre tous

les verbes, ce privilège d'être présent dans un énoncé où il ne figure pas ?" [1950b, I, p. 152].

Je serais tenté de voir dans cette formulation la matrice du raisonnement benvenistien et du régime énonciatif de son plaisir tout à la fois : identification des données, construction préliminaire d'une *étrangeté*, et objectivation de sa nature sémantique ou énonciative — dans le cas présent, comme fréquemment, un effet d'énonciation sans trace — dans un va-et-vient entre l'*étrangeté* de la *question* et celle des *faits*, où doit se reconnaître simultanément l'expression d'un désir et sa dénégation.

L'*étrangeté* peut avoir l'allure d'une *curiosité* à l'image de cette "curieuse ambivalence sémantique" de la base **do-* des verbes signifiant "donner" en indo-européen [1951, I, p. 317]. Elle peut être modulée en *singularité*, celle par exemple de la composition en *fique* au lieu de *al* ou *aire* du terme "scientifique" qui motive l'interrogation "d'où vient alors que la langue ait fait ce choix singulier, délaissant la voie qui s'offrait d'une dérivation normale" [1969c, II, p. 249], tenue pour une *anomalie*, à l'instar du court-circuitage de *adsens** par *praesens* [1949, I, p. 134] ou faire retour comme *étrangeté*, redite *énigmatique* : "l'*étrangeté* de cette construction du parfait transitif contraste avec le schème régulier de l'intransitif (...) ce parfait demeure énigmatique" [1952a, I, p. 181].

Quelle que soit sa figure, l'*étrangeté* s'exerce bien au bénéfice du linguiste, comme l'atteste cette précision de Benveniste au seuil de l'étude des relations de temps : "c'est à la faveur de ce qui semble être une faille dans ce système que nous discernons mieux la nature réelle des articulations" [1959, I, p. 238]. Il la fait apparaître pour qu'elle l'entraîne vers de nouvelles raisons, sémantiques essentiellement, sur le mode d'un retournement systématiquement extraordinaire de la *faille* de langue en *faveur* de son incorporation énonciative. Au point que quand la *faille* ne prend pas, elle provoque son imaginaire : "on ne peut même pas imaginer ce que deviendrait une langue où le point de départ de l'ordonnancement du temps ne coïnciderait pas avec le temps linguistique" [1965b, II, p. 74].

2. 1. 2. Méthodologiquement fondée, l'*étrangeté* est scientifiquement fondatrice. La synchronisation de l'*étrangeté* de la langue et de celle de sa science est en effet absolument remarquable. Car, comme pour garantir son propre ravissement, Benveniste affecte littéralement d'*étrangeté* le programme saussurien lui-même : "sous des dehors rationnels, il recèle une *étrangeté*, qui en fait justement la force et l'audace" [1969a, II, p. 46-47]. Cette *étrangeté* heuristique, Benveniste la relie à la troisième tâche que Saussure fixe à la linguistique : "se délimiter et se définir elle-même" [Saussure, 1916, p. 20]. Mais, et on n'y a peut-être pas prêté suffisamment attention, dans les termes de Benveniste la tâche devient : "se connaître enfin en découvrant son objet" [1969a, II, p. 46].

D'une *étrangeté* à l'autre, l'émotion de l'interprète de Saussure orchestre ainsi, il faut le relever, un déplacement conceptuel considérable.

Cette tâche est représentée à la fois comme transcendante aux deux autres et articulée, sous l'effet de la substitution de "se connaître" à "se définir", à une thématique générale de la connaissance perceptive plus que de ses formes locales de délimitation, qui fait entendre d'une part au terme près dans le discours du linguiste la réflexion du phénoménologue, "notre perception aboutit à des objets, et l'objet une fois constitué, apparaît comme la raison de toutes les expériences que nous avons eues ou que nous pourrions en avoir" [Merleau-Ponty, 1945, p. 81], et d'autre part la position régissante de l'insertion d'un objet [et de son énonciation?] dans la configuration de la linguistique.

2. 2. La force d'un mot, l'attraction d'un phénomène

2. 2. 1. Si tout commence avec *l'étrangeté* d'un sens qui s'énonce à l'insu de sa forme, tout continue, oserais-je dire, par le charme d'un mot. Ce charme c'est celui dont semble être l'objet dans le texte de Benveniste le représentant linguistique même du procès qu'il étudie, en l'occurrence le verbe *énoncer*.

Outre une fréquence d'emploi supérieure à la moyenne et qui s'accroît considérablement dans la dernière période, j'ai cru en effet remarquer que chacune des manifestations du mot est chargée de valeur incantatoire, ou pour le moins introductrice d'une communication cruciale pour la théorisation, comme en témoignent les quelques exemples suivants : "Énonçons donc ce principe : tout ce qui relève du sémiotique a pour critère nécessaire et suffisant qu'on puisse l'identifier au sein et dans l'usage de la langue" [1966b, II, p. 232-233] ; "cette éclosion d'une linguistique théorique très exigeante, (...) essayant (...) de s'énoncer en structure organique" [1968a, II, p. 16] ; "quand il a énoncé cela (...) c'était une nouveauté importante" [1968b, II, p. 32, à propos de Saussure] ; "Il est temps d'énoncer les conditions minimales d'une comparaison entre systèmes d'ordres différents" [1969a, II, p. 56].

L'occurrence en discours du verbe *énoncer* renvoie ainsi chez Benveniste à un acte d'institution, constitutif et garant d'une réalité majeure, qui n'existait pas encore avant qu'il la formule et qui s'enlève dans l'effort de sa formulation, contre toute attente peut-être, mais différenciée sans aucun doute par la seule indication de ce mot au charme particulier, le verbe *énoncer*, qui suffit à la construire.

2. 2. 2. Parallèlement, et sans même évoquer l'enchantement de Benveniste devant la relance indéfinie du sens en discours, "cette tête de Méduse (...) toujours là, au centre de la langue, fascinant ceux qui la contemplant" [1962, I, p. 126], c'est le fonctionnement en soi de l'énonciation, qui peut s'imposer à Benveniste avec les propriétés d'un sortilège, comme dans le cas de cette émouvante explication qu'il donne, de la formation du temps linguistique : "quelque chose de singulier, de très

simple et d'infiniment important se produit qui accomplit ce qui semblait logiquement impossible : la temporalité qui est mienne quand elle ordonne mon discours est d'emblée acceptée comme sienne par mon interlocuteur. Mon «aujourd'hui» se convertit en son «aujourd'hui» (...) quand il parlera (...) je convertirai (...) sa temporalité en la mienne" [1965b, II, p. 76].

Si l'énonciation en même temps qu'un domaine théorique est le champ d'un rêve, l'un des motifs du charme est ici on ne peut plus clairement explicité : l'énonciation réalise ce qui "semblait logiquement impossible". Elle est ce fil d'Ariane qui met sur la piste du nombre d'or, cette composition qui surprend toute expectative logique, celle que déclenche la représentation d'un langage organisé, au point, notons-le, d'aspirer dans sa démonstration un *je* — "je convertirai" —, qui est aussi celui du linguiste ébloui par sa propre constitution énonciative.

2. 3. Un langage pour s'irréaliser

Dans quelle vision avance alors la théorie ? Je dirais que c'est celle d'une langue, et donc aussi du sujet inscrit dans cette langue, qui rencontre leur substance dans l'énonciation qui les tient. Alors que Benveniste pose répétitivement à la suite de Saussure que le "langage est forme, non substance" [1968b, II, p. 31], c'est la substance du discours et de son jeu qui paraît invitée à informer le langage, et ce pas seulement dans le monde fuyant et tiré à part de la parole mais bien dans celui, borné et collectif, d'une communauté rénovée de langue.

2. 3. 1. Au-delà de son *métamorphisme* énonciatif, la langue, englobée dans la substance de son discours, devient une langue qui parle. Ouvrant la langue à sa parole, il y a dans le texte de Benveniste des métaphores personnifiantes, dont on peut dire qu'elles naturalisent le mouvement de l'énonciation dans le corps même de la langue et ébauchent les traits d'une sorte d'intentionnalité interne au procès linguistique.

Des formules telles que la "langue a repoussé *caput corporis" [1954b, I, p. 296], la "langue révèle un plan" [1958c, I, p. 73], "D'où vient alors que la langue ait fait ce choix singulier" [1969a, II, p. 49], ou encore d'autres plus allusives comme la mention d'une "classification émanant de la langue même" [1958c, I, p. 66] et du fait que "chaque langue a un certain nombre de problèmes à résoudre" [1952b, I, p. 117] sont particulièrement caractéristiques de cet infléchissement volitif de la langue. Certes, de telles personnifications ne sont pas très nombreuses dans le texte benvenistien, mais si on tient compte des multiples verbalisations de la *langue* dans le rôle d'acteur exclusif de la signification, à l'image de "la langue signifie d'une manière spécifique" [1969a, II, p. 63], leur nombre augmente considérablement.

Je soulignerai que ce profil métaphorique d'une énergie discursive de la langue peut se soutenir aussi de certaines visions notionnelles de Benveniste, comme celle d'une "fatalité linguistique" qu'il pose à la

source de son explication de l'*expression indo-européenne de l' "éternité"* [1937, p. 111], ou encore de son interprétation de la dette avouée de Saussure à l'égard de Whitney lorsqu'il précise que celui-ci est l'auteur de *La Vie du langage*, en tant que tel "préludant à une théorie nouvelle des faits du langage" [1965d, p. 34].

Sous l'éclairage de ces ramifications, on serait tenté de revenir sur les syntagmes du type *la langue signifie*, d'apparition plus tardive que les métaphores personnifiantes, pour y voir un cadre conceptuel qui conserverait dans ses fondations la trace d'une langue vive, d'autant qu'au détour d'une démonstration Benveniste affirme que la "langue énoncée" [1966b, II, p. 226], superbe condensé du charme de l'énonciation et de l'animation de la langue au carrefour sémiotique d'un système sémantique.

2. 3. 2. L'inflorescence d'une langue de parole nous conduit alors à la recherche d'une autre possibilité de signification. C'est le dernier volet de cette vision d'une *langue-discours* que j'évoquerai ici, le plus grave peut-être puisqu'il doit modifier l'objet même du linguiste en y reportant les figures de la langue et l'existence de ses sujets.

L'altération de l'objet, et donc de sa science, est appelée très tôt par Benveniste, avec l'assertion fictive, beaucoup plus que seulement l'hypothèse, d'une *autre linguistique* : "Une autre linguistique pourrait s'établir sur les termes de ce trinôme : langue, culture, personnalité" [1954a, I, p. 16]. L'ambiguïté de la formule *une autre linguistique* est doublement intéressante : historiquement d'abord, car s'il faut entendre par *autre*, une *seconde linguistique complémentaire de la première*, alors il faut admettre que l'exigence de *deux linguistiques différentes* est formulée bien avant l'époque où on la repère généralement, soit en 1962 [I, p. 130] ; théoriquement ensuite, car on peut aussi comprendre *une seule linguistique, différente de l'existante*, et alors la division de la linguistique en deux est par avance rendue caduque, apparaissant comme provisoire et stratégique dans l'attente d'une nécessaire unification des deux univers, *sémiotique* et *sémantique* autour d'une sémantisation du sémiotique. Et il vaut la peine de noter l'homologie de la construction *trinomique* de cette nouvelle linguistique avec le dégagement par Benveniste d'une *structure syntaxique trinomique* à l'œuvre dans des langues, à l'exemple de la composition nominale dite *possessive* en bahuvrihi : "La structure formelle est binomique (...) ; mais la structure syntaxique est trinomique ; en sus des termes énoncés, elle inclut un terme non énoncé, mais nécessaire, l'allocutaire" [1967, II, p. 158].

Avec cette autre linguistique, Benveniste accomplit ce que, selon lui, Saussure ne "semble pas avoir envisagé", à savoir que "la langue (...) système de signes (...) pût être autre chose en même temps" [1966b, II, p. 219]. Si la langue est autre chose *en même temps*, c'est que la valeur du

signe est continûment prise dans la *durée* de son discours, causant la possibilité d'une autre langue, et non pas restrictivement d'une autre dimension de la langue, capable de régénérer son monde, le *monde de l'énonciation*, en se recréant : "c'est là quelque chose de fondamental : le processus dynamique de la langue, qui permet d'inventer de nouveaux concepts et par conséquent de refaire la langue, sur elle-même en quelque sorte" [1968b, II, p. 21].

Dans la mise en avant de cette auto-énonciation transformatrice de la langue, se joue assurément l'exploration de nouveaux modèles de description linguistiques, mais sans doute aussi plus que ce renouvellement théorique. Derrière le positionnement du "pouvoir signifiant de la langue" au "fondement de tout" se lève en effet, brûlante, la possibilité d'une autre *qualité* de signification : "Vous avez donc ici une langue qui se retourne contre elle-même et qui essaie de se refabriquer (...) Il s'agit de savoir si on peut envisager d'autres moyens d'expression non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture " [1968a, II, p. 37]. Mais on peut aller plus loin encore dans la portée de cette initiative à la langue. Si l'on tient compte de la définition précoce que Benveniste donne du jeu — "son être est tout entier dans la convention qui le régit" et de sa fonction existentielle — "le jeu, et lui seul, permet à la conscience de *vivre* son irréalisation dans un monde qui lui est accordé et dans lequel l'irréalisation est la loi" [1947, p. 162 et 167], et si on la rapproche de sa reconnaissance de la productivité insoupçonnée du *jeu du langage* — "le langage a, dans son utilisation, une diversité d'emplois, de jeu, dont nous ne pouvons pas encore nous faire une idée" [1966b, II, p. 230], c'est le gouvernement des raisons et des passions intersubjectives qui revient tout entier au langage.

Abolissant la dissension de la conscience et de la réalité par l'aménagement de son propre monde, le langage accueille comme le jeu *l'irréalisation* constitutive de l'être humain, essence ultime de sa réalité. Mais à la différence du jeu immuable dans ses règles, il peut à travers l'irréalité de ses déformations énonciatives et de l'auto-réfection de la langue conduire le sujet à une communication pacifiée avec l'être de l'autre, dont par rétroaction du sémiotique dans le sémantique le "pronom" devient le "signe indéniable" [1965b, II, p. 68] et à une invention permanente de son être, voire à une explication du principe même de la vie.

C'est bien ce principe que travaille Benveniste quand, constatant que l'expression de l' "éternité" articule les notions de *longue durée* et de *jeunesse*, il montre qu'elle procède d'une "représentation humaine et quasi-physique : la force qui anime l'être et le fait vivre (...) car la force de vie, impliquant recreation incessante du principe qui la nourrit, suggère à

la pensée l'image la plus instante de ce qui se maintient sans fin dans la fraîcheur du toujours neuf" [1937, p. 111], formulation *étrangement* prophétique de la définition de ces "individus linguistiques" qui "désignent à neuf" dans l' "instance du terme" qui les profère, inclus trente ans plus tard dans *l'appareil formel*.

(Université des Antilles et de la Guyane)

Bibliographie

BAKHTINE (M.)

1979, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984.

BALLY (C.)

1932, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Francke, 1964.1939, "Qu'est-ce qu'un signe?", *Journal de psychologie normale et pathologique*, XXXVI, p. 161-174.1940, "L'Arbitraire du signe", *Le Français moderne*, VIII, n°3, p. 193-206.

BENVENISTE (E.)

1937, "Expression indo-européenne de l' «éternité»", *BSL*, XXXVIII, fasc. I, p. 103-112.1939, "Nature du signe linguistique", *Acta linguistica*, I ; PLG I, ch. IV.1946, "Structure des relations de personne dans le verbe", *BSL*, XLIII, fasc. I ; PLG I, ch. XVIII.1947, "Le Jeu comme structure", in *Deucalion*, Cahiers de philosophie, Jean Wahl (dir.), éd. de la revue Fontaine, p. 161-167.1949, "Le Système sublogique des prépositions en latin", *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. V, *Recherches structurales* ; PLG I, ch. XIII.1950a, "Actif et moyen dans le verbe", *Journal de Psychologie*, 43 ; PLG I, ch. XIV.1950b, "La Phrase nominale", *BSL*, XLVI, fasc. I, n° 132 ; PLG I, ch. XIII.1951, "Don et échange dans le vocabulaire indo-européen", *L'Année sociologique*, 3e sér., t. II ; PLG I, ch. XXVI.1952a, "La Construction passive du parfait transitif", *BSL*, XLVIII, fasc. I ; PLG I, ch. XV.1952b, "La Classification des langues", *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, XI ; PLG I, ch. IX.1954a, "Tendances récentes en linguistique générale", *Journal de psychologie*, p. 47-51 ; PLG I, ch. I.1954b, "Problèmes sémantiques de la reconstruction", *Word*, vol. X, n°2-3 ; PLG I, ch. XXIV.1956a, "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne", *La Psychanalyse*, 1 ; PLG I, ch. VII.1956b, "La Nature des pronoms", *For Roman Jakobson*, La Haye, Mouton & C° ; PLG I, ch. XX.1958a, "De la subjectivité dans le langage", *Journal de Psychologie*, 55 ; PLG I, ch. XXI.1958b, "Les Verbes délocutifs", *Studia philologia et litteraria in Honorem L. Spitzer*, Berne, Francke ; PLG I, ch. XXIII.1958c, "Catégories de pensée et catégories de langue", *Les Etudes philosophiques*, 4 ; PLG I, ch. VI.1959, "Les Relations de temps dans le verbe français", *BSL*, LIV, fasc. I ; PLG I, ch. XIX.1960, "«Etre» et «avoir» dans leurs fonctions linguistiques", *BSL*, LIV, fasc. I ; PLG I, ch. XVI.

1962, "Les Niveaux de l'analyse linguistique", *Proceedings of the ninth International Congress of Linguists*, 1962, Cambridge, Mass., La Haye, Mouton & C°, 1964 ; PLG I, ch. X.

1963a, "Coup d'œil sur le développement de la linguistique", *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1962 ; PLG. I, ch. II.

1963b, "La Philosophie analytique et le langage", *Les Etudes philosophiques*, 1 ; PLG I, ch. XXII.

1965a, "Structure des relations d'auxiliarité", *Acta Linguistica Hafnensia*, 9 ; PLG II, ch. XIII.

1965b, "Le Langage et l'expérience humaine", *Diogène*, 51 ; PLG II, ch. IV.

1965c, "L'Antonyme et le pronom en français moderne", *BSL*, LX, fasc. I ; PLG II, ch. XIV.

1965d, "Ferdinand de Saussure à l'Ecole des Hautes Etudes", *Annuaire, IVème section*, Ecole Pratique des Hautes Etudes, p. 21-34.

1966a, "La Blasphémie et l'euphémie", *Archivio di Filosofia*, Rome, 1969 ; Centre international d'Études humanistes et Institut d'Études philosophiques de Rome, Actes du Colloque, Rome, 1966 ; PLG II, ch. XVIII.

1966b, "La Forme et le sens dans le langage", *Le langage*, II, Neuchâtel, La Baconnière, 1967 ; Sociétés de Philosophie de langue française, Actes du XIIIe congrès, Genève, 1966 ; PLG II, ch. XV.

1966c, "Convergences typologiques", *L'Homme*, 6, Cahier 2 ; PLG II, ch. VII.

1966d, "Les Transformations des catégories linguistiques", in *Directions for historical linguistics*, University of Texas Press, 1968 (Actes du Symposium in Historical Linguistics, 1966) ; PLG II, ch. IX.

1967, "Fondements syntaxiques de la composition nominale", *BSL*, LXII, fasc. I ; PLG II, ch. XI.

1968a, "Structuralisme et linguistique", un entretien de P. Daix avec E. Benveniste, *Les Lettres françaises*, 1242 ; PLG II, ch. I.

1968b, "Ce langage qui fait l'histoire", propos recueillis par G. Dumur, *Le Nouvel Observateur*, n°210 bis ; PLG II, ch. II.

1968c, "Structure de la langue et structure de la société", *Linguaggi nella società e nella tecnica*, Milan, Edizioni di Comunità, 1970 (Convegno internazionale Olivetti, 1968) ; PLG II, ch. VIII.

1969a, "Sémiologie de la langue", *Semiotica*, I ; PLG II, ch. III.

1969b, "Mécanismes de transposition", *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 23 ; PLG II, ch. VIII.

1969c, "Genèse du terme «scientifique»", *L'Age de la science*, Aix, II, 1 ; PLG II, ch. XVII.

1970, "L'Appareil formel de l'énonciation", *Langages*, 17 ; PLG II, ch. V.

1972, "Pour une sémantique de la préposition allemande *Vor*", *Athenaeum*, nouvelle série, vol. I, fasc. III-IV, Université de Pavie ; PLG II, ch. X.

COQUET (J.-C.)

1992, "Note sur Benveniste et la phénoménologie", *LINX*, 26, p. 41-48.

CULIOLI (A.)

1983, "Théorie du langage et théorie des langues", *Actes du Colloque de Tours*, Louvain, Ed. Peeters, p. 77-84.

1990, *Pour une linguistique de l'énonciation*, I, Paris-Gap, Ophrys.

DAHLET (P.)

A paraître, "Une Théorie, un songe : les énonciations de Benveniste", in *Benveniste vingt ans après*, M. Arrivé, C. Normand, eds., Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, 12-19.08.95.

LAMY (B.)

1675, *La Rhétorique ou l'art de parler*, Paris, F. Didot, 1741.

MERLEAU-PONTY (M.)

1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

MOINFAR (M. D.)

1992, "L'Œuvre d'Emile Benveniste", *LINX*, 26, p. 15-26.

MONTAUT (A.)

1992, "La Méthode de Benveniste dans ses travaux comparatistes : son discours et son sujet", *LINX*, 26, p. 109-135.

NORMAND (C.)

1986, "Les Termes de l'énonciation chez Benveniste", *Histoire, Epistémologie, Langage*, tome 8, fasc. II, p. 191-206.

1989, "Constitution de la sémiologie chez Benveniste", *Histoire, Epistémologie, Langage*, tome 11, fasc. II, p. 141-168.

1992, "Benveniste : linguistique saussurienne et signification", *LINX*, 26, p. 49-75.

PARRET (H.)

1993, "Les Manuscrits saussuriens de Harvard", *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 47, p. 179-234.

SAUSSURE (F. de)

1916, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972.

VOGUE (S. de)

1992, "Culioli après Benveniste : énonciation, langage, intégration", *LINX*, 26, p. 77-108.

